

5 - LA FRONTIÈRE

Enfin une bonne nuit, pleine, sereine et reposante ; idéale pour affronter la canicule et un trajet respectable au cours duquel j'entrerai sur le territoire français.

Je ne suis pas particulièrement pressé de retrouver le pays, mais c'est souvent avec le souci d'éviter toutes tribulations inutiles que je recherche un parcours le plus direct possible, quitte à violer les recommandations du topoguide qui voudrait me balader et me montrer contre mon gré des lieux et sites... certainement dignes d'intérêt.

J'envisage donc de zapper Olloy sur Viroin – village pourtant qualifié de ‘‘joli’’ – en tirant tout droit (ou presque) à travers une vaste étendue boisée. Une route forestière devrait s'emmancher à la sortie du bourg ; soit à deux pas d'ici. C'est le patron de l'hôtel qui me renseigne au moment de régler mon séjour :

« Oui, le chemin que vous voulez prendre prolonge la rue qui passe devant l'hôtel, mais je doute que vous gagnerez beaucoup en passant par là. »

Tant pis, j'y vais ! Il est 8 h quand je quitte le ‘‘Petit Mesnil’’ ce vendredi 19 juillet. J'abandonne très vite les balises GR qui ne m'accompagnent que sur les premiers hectomètres d'une rampe qui s'élance vers une ligne d'arbres courant en continu et occultant l'horizon.

Ma voie s'avance, solide, belle et bonne en pénétrant sous le couvert. Adieu les balises bien connues, mais elles ne me manquent pas car la largeur de ce chemin blanc ne laisse pas proie au doute et j'ai la certitude de ne pas m'embarquer à la légère sur un ‘‘baise-couillons’’ qui s'étiolerait jusqu'à s'évanouir au cœur d'un ‘‘no man's land’’ inextricable.

Des signes de balisages divers montrent que cette voie est connue des randonneurs en vadrouille ; alors méfiance ! Je dois veiller à garder le cap.

La nuit de repos m'a réellement fait du bien, je le sens dans le rythme des deux premiers kilomètres de grimpe. Aucune douleur pour cette entame du troisième jour de marche ; bon pied, bon dos et disparue, cette douleur cuisante et persistante à l'épaule qui m'a accompagné une bonne partie de la journée d'hier ; merci ‘‘Doliprane’’.

Le chemin s'étire à travers une forêt méthodiquement entretenue. Les hêtraies succèdent aux chênaies, structuration qui révèle la maîtrise des techniciens forestiers belges. Propres et



nettes sont les parcelles qu'un liseré de fougères en bordure de voie est seul autorisé à divertir la rigueur des pratiques rationnelles. Par endroits, les feuillus laissent la place aux résineux, pins et épicéas.

Oignies en Thiérache

Conséquence dérangeante, les hôtes traditionnels des forêts désertent ce type de

futaies sophistiquées exploitées pour le seul commerce du bois. Pour preuve, la seule bestiole rencontrée est une chétive reinette qui se réfugie vite dans une touffe d'herbe protectrice. Pour ce qui est des végétaux, ce n'est pas mieux ; de temps à autre se révèle l'odeur de chair en décomposition bien caractéristique signalant la proche présence d'un champignon : le satyre puant (phallus impudique). Rien d'autre à signaler, sinon les mouches que ce curieux cryptogame attire.

L'ombre dispensée est en revanche bien naturelle ; bienvenue et quasi permanente sauf dans un vaste espace récemment régénéré où les jeunes sapins attendent d'être délivrés des myriades de digitales qui les submergent.

Après avoir marché – selon ma cadence – environ 8 km, la forêt se dérobe et dans une vaste clairière, je découvre comme je l'espérais une autre bourgade typique de ce plateau ardennais : OIGNIES EN THIÉRACHE, surnommé le village des veuves depuis l'époque où s'y exploitait de dangereuses carrières d'ardoise. Appréciable avantage d'avoir à le traverser car je peux me ravitailler à l'épicerie. Jalon pertinent, c'est aussi en le quittant que l'on recolle au GR qui ne fait qu'effleurer les dernières maisons.

J'ai la conviction d'avoir gagné une petite heure sur l'ensemble du parcours mais si je ne veux pas m'égarer dans la traversée de la "Franche Forêt", plus vaste que la précédente et sans véritables points de repère, j'ai intérêt à être fidèle au topoguide. Détail à signaler : la frontière est à l'orée opposée.

L'affaire s'engage en affrontant un chemin bien empierré qui part en montant doucement et s'enfonce dans la sylve, là aussi bien domestiquée. Doux vallonnements, ruisseaux chantonnants, nombreux abris forestiers et par places, alors qu'on ne l'attend plus, s'invite la nature vraie et sauvage avec des myrtilles à profusion. Le décor est typique de ce terroir, prolongement vers le nord-est de la "Thiérache Française", moutonnement de collines verdoyantes modelées dans la craie nappée d'argile et de silex.



Vieux chêne ; "Franche Forêt"

Ce chemin - devenu sentier - est parfaitement entretenu et pour cause, je rencontre deux élagueurs qui font ronfler leurs débroussailleuses à plein régime. Seulement, ils vont dans le même sens que moi et moins vite. Les dépassant, je lèverai plus haut les pieds et me dandinerais entre les ronces.

Cinq minutes d'arrêt au pied d'un chêne multiséculaire qui compte ses dernières branches maîtresses, survivant et

repoussant une prochaine mort de vieillesse. Au-delà, la physionomie de la forêt se transforme, la maîtrise des forestiers ne dépassant pas les barrières marquant les limites de la partie domaniale. Bizarrement, plus s'approchent les limites de la Belgique, plus le balisage devient lâche et les sentiers manquent d'entretien, jusqu'à disparaître. Par place, je me démène dans des ravines envahies par une flore empêtrée et cramponnante, avançant au jugé en espérant conserver la bonne direction. Tout semble mettre en garde : Ne vous aventurer pas, au-delà c'est le B...!

Enfin ! Un embryon de sente se précise peu à peu jusqu'à se matérialiser franchement. Quelques hectomètres plus loin, je suis déposé sur une confortable allée forestière. La lisière est proche, ainsi qu'une baraque plantée en limite d'un champ. Je pense ne pas avoir dérivé de la bonne voie, mais j'en cherche vainement une preuve en auscultant toutes les directions. Peu importe pour l'instant, il est 12h30 et l'endroit est idéal pour casser la croûte.

Suis-je au bon endroit ? Je cherche une confirmation en m'imposant un retour en arrière ; au ralenti en scrutant chaque tronc. C'est après deux cents mètres que je dénicher enfin – comme un prodige - une balise "Compostelle" planquée derrière des branches basses, qui pointe une piste parfaitement camouflée s'éclipsant sur la gauche pour déboucher dans la prairie et revenir vers la baraque proche de l'arbre au pied duquel j'avais posé mon sac. Comble de l'ironie, la cabane et le gros hêtre ne sont séparés que par une clôture en fils de fer barbelés. Maintenant du bon côté de la barrière, j'aborde vite un sentier qui ne tarde pas à se greffer sur un grand chemin où je retrouve la marque du GR. C'est rageant ; y a-t-il une logique à ce diverticule absurde qui semble parfaitement incohérent ?

Je fonce vers la France, traversant le hameau frontalier : "Moulin Manteau" pour trouver une vraie route qu'un panneau "stop" oblige à inspecter avant de s'engager. C'est à cet endroit que se délimitent les deux pays. Une borne frontière sanctionne le partage ; à gauche j'entre en France, suivant maintenant le "balisage Compostelle" et la voie tracée par l'association jacquaire de Champagne Ardennes. Ceux qui tentent l'aventure en suivant intégralement le GR 654 sont prévenus, un panneau les avertit : « *Saint-Jacques-de-Compostelle à 2543 km* »

Adieu la Belgique, le Namurois et la Vallée de la Meuse. En termes de géographie administrative, j'entre en région "Champagne Ardennes", plus précisément dans le département des Ardennes..., sournoisement car personne n'est là pour m'accueillir !

Piéton randonneur et pèlerin, j'ai quitté la "Via Mosana" pour m'engager sur la "Via Campaniensis", genre d'étiquettes latines données aux grands itinéraires européens qui mènent au nord ouest de l'Espagne.

Je range le topoguide de la Fédération Française de Randonnée et ouvre celui qui me guidera jusqu'à Vézelay : "Pèlerins 51" (du n° de département de la Marne) ; plus direct, plus complet et conçu à l'usage des marcheurs en transit vers Compostelle.

La sombre et profonde forêt belge fait place à la campagne française, écrasée par le soleil accablant d'un mois de juillet peu commun. J'abandonne assez vite la RN 985 et le GR pour m'écarter vers le premier village français : GUÉ-D'HOSSUS. Il faudra donc que je me fasse aux deux barres superposées ; une jaune et une bleue, typiques de ce parcours vers Vézelay.



Rocroi, fortifications d'entrée.

Longue et épuisante approche par un lotissement qui n'en finit pas de s'étirer pour se fondre finalement dans un faubourg de ROCROI (08) concentrant usines et commerces de grandes surfaces. Le contraste est saisissant entre ces constructions récentes implantées en périphérie et les habitats des résidents privilégiés qui ont droit de cité,

retranchés à l'intérieur de la ville fortifiée. Les deux parties sont nettement dissociées par un espace vierge de toute architecture autre que militaire.

Pour ceux qui l'ignorent, Rocroi est avant tout une place forte, voulue par le roi de France François 1^{er} pour contrer les prétentions de son ennemi intime l'empereur Charles Quint, mais édiflée tardivement pendant le règne de son successeur Henri II à partir de 1555. Depuis lors pièce stratégique, en 1643 – pendant la guerre de trente ans - le Duc d'Enghien (plus connu sous le nom de "Grand Condé") mena à la victoire les armées françaises en sauvant le trône du jeune Louis XIV. Sans dénaturer la conception générale des fortifications, Vauban y apporta quelques aménagements défensifs en 1675. Elle restera dans le dispositif militaire français jusqu'en 1889.

Respectueusement, je franchis un large fossé sec qui s'encastre aux remparts. Passé le premier bastion, un deuxième fossé dégage une seconde ligne de défense qui s'imbrique et s'inscrit dans la première. C'est après la seconde porte que je suis admis à pénétrer dans la ville tapie au centre de cette double étoile de murailles. La rue droite mène au coeur, vaste place d'armes à contourner en détaillant les enseignes. Je stoppe devant l'"Hôtel du Commerce" où j'ai retenu une chambre.



Rocroi centre, "Place d'Armes"

Vite et avant toute autre chose, je m'offre un délectable demi englouti à l'ombre sur la terrasse du bar de l'hôtel. Ce n'est qu'après cet indispensable rituel de régénération et de réinsertion à la société que viendront les phases suivantes : prise d'une chambre, douche, lessive... J'abrège une description mainte fois répétée. J'aime les nombres, celui qui sanctionne ma randonnée de ce jour se monte à 26 km.

Première reconnaissance, et c'est par l'office de tourisme que j'attaque, retirant les coordonnées du gîte de demain soir et les conseils d'accès ; l'hôtesse a l'habitude de ce petit service rendu aux pèlerins de passage. Celle-ci me refile également le bon tuyau pour aller jusqu'à la poste mais doute que je puisse la trouver ouverte car il est plus de 17 h et ne s'avance pas sur une possible ouverture demain (fichtre ! Un samedi...).

Elle avait raison sur le premier point. Le bureau de poste se trouve tout contre le dégagement montant vers le chemin de ronde, et sa porte est close ! Quant au second point..., je ne retournerai pas lui signaler que les fonctionnaires des postes seront aux leurs (de postes) dès 9 h. J'envisage d'y être avant l'ouverture avec armes et bagages et le nécessaire de camping trié et hors du sac pour être promptement expédié.

Rien de notable jusqu'à l'heure du repas où je me retrouve, seul, à table cela va de soi mais aussi dans la grande salle qui jouxte le bar de l'hôtel. Rien à signaler de ce passage à table, ni de la balade digestive qui suit, mais en remontant en chambre je me rends compte subitement que mon portefeuille n'est plus sur moi. « Ouille » !

Instantanément, les affres du désarroi s'emparent de ma raison et me précipitent dans une angoisse désarmante qui m'étreint, comme à chaque fois qu'une pareille poisse me frappe (ceci depuis que par deux fois j'ai arrondi la fin de mois d'un pickpocket). Panique... puis

bouffée de raison ; je suis certain de l'avoir eu sur moi en entrant au restaurant car je revenais de dévaliser le distributeur du "Crédit Agricole" voisin.

Il est introuvable dans la chambre et m'assaillent maintenant une foule d'idées irraisonnées, tout ce que je vais devoir subir s'il est perdu... ou volé. J'envisage de repartir en sens inverse de ma promenade.

Jaillissement d'un flash soudain ! La poche arrière du bermuda n'étant pas très profonde, le portefeuille a peut-être été éjecté pendant que j'étais assis. Il faut lever l'incertitude de suite et je dévale les deux étages pour aviser la patronne de l'établissement.

Gagnant de vitesse sur moi, elle m'interpelle en me voyant :

« C'est pour le portefeuille ? » Avant que je puisse répondre, elle le tire d'un casier correspondant au numéro de chambre et me le tend. Sans retenue, je me confonds en remerciements.

Le début de nuit sera doublement tourmenté : affecté par la chaleur autant que retourné par ce revers qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses mais qui heureusement se termine bien. Je me promets d'être plus vigilant à l'avenir.

Guy Diemunsch